

J'aborderai le thème de la maîtrise de l'euskara et du français dans le chapitre 3.2. de la partie portant sur l'analyse des données. La plupart des informateurs ayant effectué leur scolarité en français, je considérerai cependant que c'est une langue qui leur pose relativement peu de difficultés. Je prêterai donc beaucoup plus d'attention à leur maîtrise de l'euskara. Comme je l'ai mentionné en 1.1.1.1. et 1.1.1.2., je n'ai pas accompli d'évaluation de la compétence des enquêtés en euskara. Je me baserai ici sur le discours des informateurs sur ce thème et sur une auto-évaluation portant sur leur aptitude à communiquer dans cette langue effectuée dans le questionnaire.

2.1.3. USAGE DE L'EUSKARA ET DU FRANÇAIS

Une langue qui disparaît, c'est une langue qui est de moins en moins transmise et qui est utilisée dans de moins en moins de domaines par de moins en moins de locuteurs (voir 1.1.1.2.). Le troisième et dernier chapitre de la partie consacrée à l'analyse des données (3.3.), le plus important et le plus volumineux, portera donc sur le discours des informateurs sur leur choix de langue selon le contexte, le lieu, le thème discuté et l'interlocuteur. J'aborderai également dans ce chapitre l'emploi que les informateurs font des médias bascophones.

L'euskara étant peu pratiqué au Pays Basque de France dans les domaines de communication formelle (voir 1.4.4.), je me concentrerai surtout sur son emploi dans les domaines informels. Compte tenu de son importance pour le maintien d'une langue (voir 1.1.1.2.), j'accorderai une attention particulière à l'emploi de l'euskara dans le cadre familial et, au sein de cette étude, à la transmission de l'euskara d'une génération à l'autre. Je traiterai donc cet aspect de l'emploi de l'euskara dans une section à part (3.3.1.). Je m'attends à ce que l'euskara soit mieux maintenu chez les informateurs pour lesquels il représente une marque identitaire importante et qu'il soit la langue dominante de ceux qui en désirent la normalisation. Ces derniers devraient en outre être ceux qui font le plus grand usage des médias bascophones et qui pratiquent le plus l'euskara dans les domaines de communication les plus formels.

2.2. APPROCHES QUANTITATIVE ET QUALITATIVE

Traditionnellement, les méthodes qualitative et quantitative représentent deux types d'enquête sociolinguistique distincts (Mæhlum 1991: 85 et 89-91). L'enquête quantitative, la plus ancienne, relève de la macrosociolinguistique et est normalement basée sur un grand nombre d'intervenants représentatifs de la population à étudier, c'est-à-dire choisis dans la société à étudier selon des déterminants importants comme le sexe ou la classe sociale (op. cit.: 78). Il s'agit d'une recherche ciblée effectuée dans un cadre structuré, avec généralement un

questionnaire à l'appui, visant à mettre en évidence, à l'aide de statistiques, les tendances globales du phénomène étudié. L'enquête selon les méthodes qualitatives, développées dans les années 1960-70, se présente différemment dans la mesure où elle est généralement basée sur un petit nombre d'informateurs sur lesquels le chercheur essaie d'obtenir le plus d'informations possibles; il s'agit donc d'une sorte de *case studies* (op. cit.: 86). Son but est de mettre en valeur la particularité de chaque informateur et de comprendre comment chacun perçoit la réalité dans laquelle il vit à ce moment donné. Cette étude approfondie a traditionnellement été considérée comme relevant de la microsociolinguistique. Elle s'effectue en général dans le cadre d'un entretien plus ou moins dirigé (op. cit.: 87). Il est cependant possible de considérer ces méthodes comme deux approches complémentaires, nécessaires à une meilleure compréhension de la situation décrite et de penser qu'elles renforcent par ailleurs la crédibilité de l'enquête effectuée en se contrôlant mutuellement:

The individual speaker is important in sociolinguistics in the same way as the individual cell is important in biology: if we don't understand how the individual works, to that extent we shan't be able to understand how collections of individuals behave either. (Hudson 1980: 12, cité dans Mælhø 1991: 81).

Les entretiens que j'ai effectués sont semi-directifs (voir ci-dessous 2.2.1.) et relèvent plutôt de la méthode qualitative. Le questionnaire va dans le sens d'une enquête du type quantitatif puisqu'en répondant aux mêmes questions, les informateurs ont permis un traitement statistique général des données. La manière dont F. de Singly (1992: 27) explique la différence entre ces deux types d'enquête recoupe bien les définitions des méthodes qualitatives et quantitatives données ci-dessus:

La différence fondamentale entre l'entretien semi-directif et le questionnaire se situe dans les façons de procéder au double mouvement de conservation/élimination. Dans l'entretien, c'est surtout la personne interrogée qui est maîtresse de ce choix alors que dans le questionnaire, l'individu qui répond le fait dans un cadre fixé à l'avance par le spécialiste. L'entretien a pour but de reconstruire le sens «subjectif», le sens vécu des comportements des acteurs sociaux; le questionnaire a pour ambition première de saisir le sens «objectif» des conduites en les croisant avec des indicateurs des déterminants sociaux.

2.2.1. ENTRETIENS SEMI-DIRECTIFS

Je n'ai rencontré les informateurs qu'une fois. A chaque rencontre, j'ai pris soin de me présenter et d'expliquer en quoi consistait mon travail. Les entretiens effectués ont donc été thématiques. Je les qualifierai de plus de semi-directifs, puisque j'ai eu recours à un questionnaire qui m'a servi de guide d'entretien. Si les informateurs en connaissaient l'existence, il ne leur a pas été présenté. J'ai toutefois vite découvert qu'il avait pour eux un effet sécurisant: l'entretien était préparé et je pouvais intervenir en posant des questions précises si le besoin s'en faisait

sentir, c'est-à-dire au cas où, selon eux, ils n'auraient rien dire. A ma grande surprise, un nombre important des personnes rencontrées ont effectivement mentionné le fait que l'utilisation de l'euskara et du français n'était pas un thème de conversation commun et qu'ils n'étaient donc pas certains de pouvoir en discuter. J'ai toutefois très vite constaté que les sujets abordés les touchaient beaucoup et qu'ils ont aimé en parler. Les informateurs se sont montrés très ouverts et très intéressés, ce qui m'a été confirmé deux mois plus tard, quand je les ai à nouveau contactés, leur demandant de répondre à un questionnaire.

Un de mes premiers soucis était de gagner la confiance de ces personnes, afin qu'elles se sentent assez à l'aise pour parler librement. J'ai généralement commencé par rappeler le fait que notre entretien était confidentiel et que l'anonymat serait conservé dans l'analyse des données. J'ai également souvent mentionné que j'étais moi-même quotidiennement confrontée à l'usage de deux langues, le français qui est ma langue première et le norvégien, celle de mon pays d'accueil. Dans la mesure du possible, les entretiens ont eu lieu dans un cadre familial, de préférence chez les informateurs. Toujours dans l'idée de parvenir à un échange relativement spontané, mais aussi pour des raisons d'efficacité, les entretiens ont été enregistrés. Je n'ai pris aucune note en présence des informateurs. Le magnétophone était visible, mais un peu à l'écart et le microphone, minuscule, accroché à leurs vêtements. Intentionnellement, de peur que cela engendre un refus de participation, je ne les avais pas prévenus de cet aspect du déroulement de l'entretien. Aucun d'eux ne s'est opposé à l'enregistrement, même si tous ont été plus ou moins réticents à la vue du magnétophone. Il m'a semblé qu'ils en ont vite oublié la présence: la plupart d'entre eux se sont exprimés sans problème apparent et tous ont montré leur plus grand étonnement quand il fallait tourner la cassette, ce qui signifiait que 45 minutes s'étaient déjà écoulées!

Au moins deux facteurs ont toutefois pu influencer sur les résultats obtenus. Le premier est celui du temps consacré à chaque entretien. Comme je l'ai déjà mentionné, ils ont eu lieu, dans la mesure du possible, chez les informateurs. Ceci était plus facile quand ces derniers habitaient Bayonne, ma «base», et les environs. A deux occasions, je me suis déplacée sur leur lieu de travail, tandis que quatre informateurs ont pris la peine de venir aux bureaux d'*Ikas* (voir 1.3.4.). Pour ce qui est des entretiens effectués à l'intérieur du pays, j'étais plus dépendante des moyens de transports existants. Il était indispensable, pour ne pas perdre trop de temps, de rassembler le plus possible d'informateurs à un endroit donné dans la même journée, avec tous les problèmes d'ordre pratique que cela pouvait poser. Ces difficultés ont néanmoins été résolues quand les directeurs et directrices des écoles fréquentées par les enfants des informateurs ont mis une salle de classe à ma disposition. A Saint-Palais, les Franciscains m'ont également gentiment prêté une salle. J'ai cependant été obligée de limiter le temps consacré à chaque informateur à une

heure, ce qui a pu influencer le déroulement des entretiens que j'ai certainement plus dirigés. Le lieu d'enquête ne semble par contre pas avoir vraiment gêné les informateurs.

Le second facteur est celui qu'implique la situation d'enquête, le paradoxe de l'observateur. En tant que partenaire actif, j'ai effectivement pu donner des signaux à la fois avant et pendant l'entretien qui ont pu influencer l'informateur. D'autres éléments ont également pu jouer un rôle, comme, par exemple, l'âge, le sexe, la profession, la personnalité des intervenants, sans oublier le fait que la langue est un thème sensible à aborder. Les entretiens ont tous été très différents car la relation établie a varié d'un informateur à l'autre, ce qui rend aussi quelquefois la comparaison difficile.

2.2.2. QUESTIONNAIRE

De retour en Norvège, tout en procédant au dépouillement des données, j'ai restructuré le questionnaire qui avait fait office de guide d'entretien, je l'ai adapté à la situation perçue et je l'ai envoyé aux informateurs avec une enveloppe affranchie et libellée à mon nom pour le retour. Ceci était, selon moi, nécessaire pour plusieurs raisons. La première est que l'enquête par entretien a fonctionné au plus haut degré comme un processus, ce que A. Blanchet et A. Gotman (1992: 21-22) désignent sous les noms de rencontre ou parcours:

Variable en tant que rapport social d'une campagne d'entretiens à l'autre, l'activité d'enquête est également variable d'un entretien à l'autre, en tant que rapport interpersonnel. C'est en effet l'interaction interviewer/interviewé qui va décider du déroulement de l'entretien. C'est en ce sens que l'entretien est *rencontre*. S'entretenir avec quelqu'un est, davantage encore que questionner, une expérience, un événement singulier, que l'on peut maîtriser, coder, standardiser, professionnaliser, gérer, refroidir à souhait, mais qui comporte toujours un certain nombre d'inconnues (et donc de risques) inhérentes au fait qu'il s'agit d'un processus interlocutoire, et non pas simplement d'un prélèvement d'information. [...] L'entretien est *parcours*. Alors que le questionnaire avance sur un terrain entièrement balisé, l'interviewer dresse la carte au fur et à mesure de ses déplacements. (Ce sont les auteurs qui soulignent).

Connaissant mal le Pays Basque au départ, j'avais basé mon guide d'entretien sur des travaux faits par, entre autres, N. C. Dorian (1981) et S. Gal (1979). Au fur et à mesure que j'avancais dans l'enquête et que je percevais plus précisément les choses, il devint évident que certains points retenus ne convenaient absolument pas à la situation au Pays Basque de France, tandis que d'autres manquaient. Ces derniers ont été intégrés au fur et à mesure dans les entretiens et n'ont donc pas été abordés par tous les informateurs. La seconde raison était que, comme je ne désirais pas diriger trop l'entretien, certains thèmes n'ont pas ou peu été discutés. Un questionnaire mis à jour et rempli par tous les informateurs me permettait donc d'inclure de nouvelles données, d'en préciser d'autres et d'assurer la possibilité d'un traitement statistique

du corpus rassemblé. La troisième raison était que le questionnaire pouvait de surcroît faire office de contrôle. Les informateurs devaient parfois répondre aux «mêmes» questions, par écrit cette fois, avec deux ou trois mois d'intervalle. Des réponses relativement identiques à celles recueillies lors des entretiens ne pouvaient que renforcer la crédibilité de l'enquête. Cela pouvait en même temps confirmer mes impressions, à savoir que j'étais parvenue à établir un bon contact avec les informateurs au cours des entretiens et qu'ils devaient donc s'être sentis assez à l'aise pour parler relativement librement, ce qui a aussi de l'importance pour la crédibilité des données. Le questionnaire pouvait aussi rectifier des réponses trop catégoriques, parce que prises sur le vif. Le fait que les informateurs ont pris le temps de remplir le questionnaire témoigne enfin de l'intérêt qu'ils portent au sujet et du sérieux avec lequel ils le considèrent.

Le questionnaire (annexe 7) contient essentiellement des questions fermées, c'est-à-dire que les informateurs ont dû choisir entre des réponses déjà formulées. Dans la plupart des cas, ils ont pu le faire à partir d'un continuum incluant des réponses extrêmes et des réponses centristes. Pour quelques questions, ils ont pu sélectionner un nombre donné de réponses à partir d'une liste donnée —voir les parties II B, II F et III du questionnaire—, ce qui a permis l'obtention de réponses plus complètes. Après avoir donné les renseignements personnels quant à leur âge, leur formation, leur profession, les informateurs ont répondu à un questionnaire divisé en trois parties principales.

La première partie (I) jette les bases de l'étude du discours portant sur l'emploi de l'euskara dans le domaine familial en donnant l'arbre généalogique linguistique des informateurs et celui de leurs partenaires. J'ai tenu compte ici des grands-parents, des parents et des frères et sœurs. Les questions étant plutôt de caractère factuel, les informateurs ont répondu par «oui», «non» ou «ne sais pas». Pour ce qui est des frères et sœurs, j'ai également demandé leur âge et s'ils étaient bascophones.

La seconde partie (II), globalement consacrée à l'emploi de l'euskara, est plus vaste. Elle est divisée en six sous-parties notées de A à F. L'aspect diachronique de l'emploi de l'euskara dans certains domaines primaires de communication (la famille, le travail, l'école) apparaît dans les questions posées en A. Les informateurs y ont répondu selon l'échelle suivante: «toujours», «d'habitude», «souvent», «parfois», «jamais»³⁸. La sous-partie B divise les informateurs en deux groupes: ceux qui sont bascophones natifs et ceux qui ne le sont pas. J'ai demandé à ces deux types de locuteurs pourquoi ils avaient suivi des cours d'euskara. Ils ont eu la possibilité de choisir trois réponses sur six proposées; j'ai également ajouté une rubrique «autres» comme septième alternative. Les bascophones natifs ont de plus été interrogés sur l'emploi général

³⁸Cette échelle a été utilisée pour les réponses à la quasi-totalité des questions portant sur l'emploi de l'euskara.

qu'ils font de l'euskara par rapport à celui qu'ils font du français et sur un éventuel arrêt de l'utilisation de l'euskara ou une utilisation moindre de cette langue pendant une certaine période. Ils ont répondu par «oui» ou «non» aux questions posées. Quand ils ont fourni une réponse affirmative au dernier point, ils ont également dû préciser la durée de cette période. En C, les informateurs ont été amenés à juger leurs niveaux de compréhension et d'expression orales et écrites en euskara selon l'échelle suivante: «couramment», «bien», «assez bien», «mal», «pas du tout». En D, ils se sont prononcés sur l'emploi de cette langue dans certaines situations quotidiennes et avec certaines personnes. Dans la sous-partie E, les informateurs ont réfléchi sur leurs préférences d'interlocuteurs quand je leur ai demandé: «Est-ce plus facile de parler euskara avec ...» et ils ont pu répondre à ces questions de façon systématique, par «oui», «non» ou «ça m'est égal». La sous-partie F est surtout consacrée à l'emploi de l'euskara au sein du noyau familial —aux enfants en particulier— et à leur emploi de l'euskara avec la famille élargie.

Dans la troisième partie (III), les informateurs ont donné leur opinion sur certains sujets liés à l'euskara et au Pays Basque en répondant à 33 affirmations par «tout à fait d'accord», «d'accord», «incertain», «pas d'accord» ou «absolument pas d'accord».

Avec le recul, je considère aujourd'hui que ce questionnaire manque de rigueur. Il est tout d'abord trop long et quelquefois incohérent, ce qui a pu gêner la personne qui l'a rempli (Singly 1992: 79). Il contient également d'autres imperfections. Certaines questions sont floues, parce que mal tournées ou parce que le vocabulaire utilisé est mal choisi —la question posée en II D «Parlez-vous euskara au marché?», par exemple, peut être comprise de différentes façons. J'aurais également dû y faire apparaître de façon plus explicite la comparaison entre l'euskara et le français. Ces imperfections et ses lacunes m'ont parfois gênée dans le traitement des données, chose qu'il m'arrivera de commenter dans la partie consacrée à l'analyse des données.

Certaines questions se sont par ailleurs avérées inutiles. Dans la partie II D, très peu d'informateurs ont répondu aux questions «Rêvez-vous en euskara?», «En colère, vous exprimez-vous en euskara?» et «Jurez-vous en euskara?», par exemple, ou à celle portant sur l'emploi de l'euskara dans des discussions ayant pour thème le sport, la politique, l'art ou la religion. Ces questions ne seront donc pas traitées dans le présent travail. Pour terminer, j'avais demandé aux informateurs de répondre aux questions portant sur l'emploi de l'euskara par une croix (X) et de mentionner si leur interlocuteur leur répondait en euskara à l'aide d'un rond (O), ce qui s'est avéré trop contraignant. Beaucoup d'informateurs ont donc omis de le faire et je n'ai pas tenu compte de ces réponses dans l'analyse des données.

2.3. LES INFORMATEURS

L'emploi de l'euskara dans le domaine familial et la transmission de cette langue représentant les thèmes principaux de l'enquête, il me fallait rencontrer des bascophones ayant des enfants. J'ai décidé de trouver les informateurs par le biais de l'école et de me limiter à ceux qui ont choisi de scolariser leurs enfants en euskara, même si la plupart des enfants du Pays Basque de France fréquentent des classes unilingues francophones (voir 1.4.2.). L'euskara n'étant pas pratiqué par tous les bascophones, il me semblait tout d'abord évident qu'on le parle plus dans les familles où les enfants sont scolarisés dans cette langue. F. Jauréguiberry (1993: 30) semble partager cette idée quand il affirme:

Bien sûr, on peut objecter qu'il y a des enfants qui ne suivent pas d'enseignement en basque et qui l'apprennent quand même dans leur milieu familial. Mais cette pratique est chaque jour plus réduite: il suffit de s'arrêter dans les villages qualifiés *a priori* comme les plus bascophones pour s'apercevoir que la majorité des enfants *ne parlent plus basque du tout*. D'autre part, les parents bascophones les plus motivés pour transmettre le basque à leurs enfants ne se contentent pas de leur parler en basque, mais les inscrivent soit à l'ikastola soit dans une école bilingue. *Nous en sommes à un moment d'épuisement de la transmission passive du basque*. Le Pays Basque est parvenu à un tel point de débasquisation qu'il faut vraiment vouloir que son enfant sache le basque pour que celui-ci ait quelque chance de le parler en l'an 2010. (C'est l'auteur qui souligne).

La langue étant un sujet sensible, il m'apparaissait également plus facile, dans le temps qui m'était donné, d'entrer en contact avec des gens assez concernés par l'euskara pour en faire une des langues d'enseignement de leurs enfants, alors que j'appréhendais un refus de participation de la part des parents de la filière unilingue francophone. Inclure ces derniers dans mon travail aurait, par ailleurs, nécessité l'établissement de contacts que je n'avais pas. Les informateurs sont répartis en deux groupes selon le type de scolarité choisi pour leurs enfants. Dans le groupe Ikastola figurent des personnes dont les enfants fréquentent une ikastola (voir 1.4.2.), alors que les personnes dont les enfants fréquentent la classe bilingue d'une école française traditionnelle —publique ou privée— sont réunies dans le groupe Classe-bi (voir 1.4.2. et ci-dessous 2.3.1.).

J'ai en outre décidé de rencontrer des parents dont les enfants fréquentent la maternelle ou l'école primaire, ceci pour deux raisons. Tout d'abord l'enseignement de l'euskara à ces niveaux est le plus développé (voir 1.4.2.), ce qui allait me permettre de rencontrer plus de monde sur un territoire plus vaste. Il me paraissait ensuite logique qu'il soit plus facile de parler l'euskara avec les jeunes enfants, les plus âgés étant généralement plus attirés par le monde extérieur où le français domine. J'ai donc pensé que s'il devait exister des différences d'attitudes et de stratégies de communication, elles seraient d'autant plus évidentes que les

enfants seraient petits. Ceci a pour conséquence le fait que les informateurs sont relativement jeunes, tous ont entre 25 ans et 55 ans, la plupart ont moins de 50 ans.

Je n'ai pas choisi moi-même les informateurs. La responsable de l'association *Ikas* dont le siège se trouvait alors à Bayonne (à Ustaritz aujourd'hui), a joué un rôle primordial dans la mise en place de l'enquête. Travaillant avec et pour le milieu enseignant, Agnès Dufau a pu activer son réseau de connaissances et me permettre d'établir des contacts qu'il aurait été difficile de créer dans le peu de temps qui m'était donné. Elle s'est ainsi chargée de transmettre les critères présentés ci-dessus aux enseignants en euskara de différentes écoles. Ceux-ci ont à leur tour choisi des parents d'élèves y correspondant en gros et susceptibles de m'accorder un peu de leur temps. Après acceptation de ces derniers, les enseignants lui ont communiqué leurs noms et coordonnées. Arrivée à Bayonne, il me restait à prendre contact avec ces personnes afin de décider de la date, de l'heure et du lieu de notre rencontre. *Ikas* m'a encore une fois facilité la tâche en mettant à ma disposition un téléphone et en me permettant de m'installer dans sa bibliothèque pour travailler.

2.3.1. REPARTITION SCOLAIRE

J'ai préféré enquêter sur des personnes dont les enfants fréquentent l'ikastola ou la classe bilingue d'une école française parce que ce sont les deux filières d'enseignement en euskara qui sont en pleine expansion (annexe 5). La répartition géographique des classes bilingues correspond de plus à celle des ikastolas (annexes 8 et 9), ce qui représente un avantage. Le choix de ces filières est un acte volontaire qui témoigne d'une réflexion sur le bilinguisme et sur l'éducation qu'on veut donner à ses enfants. Je suppose cependant que les informateurs qui ont choisi de scolariser leur(s) enfant(s) en ikastola —le groupe Ikastola— expriment ainsi un engagement identitaire, linguistique et culturel très fort et qu'ils sont favorables à la normalisation de l'euskara à laquelle ils participent également en pratiquant eux-mêmes cette langue dans le plus possible de domaines de communication. Pour ce qui est des informateurs qui ont choisi la filière dite bilingue —le groupe Classe-bi—, je m'attends à ce qu'ils soient plus modérés dans leurs attitudes, dans leurs revendications et dans leur utilisation de l'euskara. Je tenterai donc de cerner s'il existe, entre ces deux groupes, des différences d'attitudes et de modèles d'utilisation et de transmission de l'euskara qui permettent de confirmer cette hypothèse.

Le groupe Ikastola compte 17 informateurs. Le groupe Classe-bi en compte 13.

2.3.2. REPARTITION GEOGRAPHIQUE

Comme je l'ai expliqué en 1.2.2., la côte est soumise à plus d'influences du monde extérieur. On s'attend à ce que l'aliénation linguistique y soit également plus prononcée qu'à l'intérieur du pays où la société est plus stable. De ce fait, je m'attends ensuite que les compétences des locuteurs en euskara soient meilleures à l'intérieur du pays que sur la côte. J'ai donc divisé les groupes Ikastola et Classe-bi en deux sous-groupes: celui de la côte —jusqu'à environ 15 km à l'intérieur des terres, qui comprend aussi ce que Laborde (1994: 132) a appelé l'arrière côte³⁹, et celui de l'intérieur (annexes 8 et 9). Mon but est donc ici de cerner si les attitudes, l'emploi de l'euskara et les compétences dans cette langue reflètent cette division ou non.

Les informateurs du groupe Ikastola et du groupe Classe-bi se répartissent de la manière suivante dans les deux sous-groupes (tableau 6):

Tableau 6. Répartition des informateurs dans les groupes et sous-groupes

	groupe Ikastola	groupe Classe-bi	total
s-gr. de la côte	9	6	15
s-gr. de l'intérieur	8	7	15
total	17	13	30

Les écoles fréquentées par les enfants des informateurs sont situées dans les localités ou villes suivantes: Bayonne, Anglet, Biarritz, Ustaritz, Saint-Pée sur Nivelle et Sare pour les sous-groupes de la côte, et Mauléon, Saint-Palais, Saint-Jean-Pied-de-Port, Barcus et Ossès pour les sous-groupes de l'intérieur (annexes 8 et 9). Les informateurs habitent soit ces localités ou ces villes soit des petits villages ou hameaux environnants.

2.3.3. REPARTITION SELON LE TYPE DE COUPLES ET DE LOCUTEURS

J'ai également divisé les informateurs selon le type de locuteurs qu'ils représentent. Mis à part trois néo-bascophones, tous ont l'euskara pour langue première, ce sont des locuteurs natifs⁴⁰ (tableau 7). Tous pratiquent plus ou moins l'euskara, tous sont aussi francophones. Le français est la langue première des néo-bascophones:

³⁹Selon Laborde (1994: 132), l'arrière côte appartient traditionnellement à l'intérieur du Pays. Ce territoire ayant la côte pour pôle d'attraction et lui ressemblant de plus en plus, il m'a cependant semblé logique de le placer dans le sous-groupe de la côte.

⁴⁰Puisque j'ai, à tort, utilisé l'expression langue maternelle dans le questionnaire au lieu de langue première (voir 1.1.1.2.), un informateur a répondu qu'il n'était pas bascophone natif. Je le considérerai toutefois comme tel: il a toujours compris cette langue grâce à un contact régulier avec sa famille basquise et à ses parents qui le parlent entre eux, mais il ne s'exprime lui-même en euskara que depuis peu.

Tableau 7. Répartition des informateurs selon le type de locuteurs

	bascophones natifs	néo-bascophones	total
gr. Ikastola			
s-gr. de la côte	7 (77,8%)	2 (22,2%)	9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	8 (100%)		8 (100%)
gr. Classe-bi			
s-gr. de la côte	6 (100%)		6 (100%)
s-gr. de l'intérieur	6 (85,7%)	1 (14,3%)	7 (100%)
total	27 (90,3%)	3 (9,7%)	30 (100%)

Ils forment avec leurs partenaires plusieurs types de couples (tableau 8): des couples de bascophones natifs, des couples de bascophones comprenant un partenaire néo-bascophone et un locuteur natif et des couples mixtes. Les couples de cette dernière catégorie comprennent un locuteur natif; un seul compte un partenaire néo-bascophone. Une famille est monoparentale:

Tableau 8. Répartition des informateurs selon le type de couples qu'ils forment avec leurs partenaires

	couples de basc. natifs	couples basc., 1 néo-basc.	couples mixtes, 1 basc. natif	couples mixtes, 1 néo-basc.	familles mono- parentales	total
gr. Ikastola						
s-gr. de la côte	2 (22,2%)	5 (55,6%)	2 (22,2%)			9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	7 (87,5%)				1 (12,5%)	8 (100%)
gr. Classe-bi						
s-gr. de la côte	4 (66,7%)		2 (33,3%)			6 (100%)
s-gr. de l'intérieur	4 (57,1%)		2 (28,6%)	1 (14,3%)		7 (100%)
total	17 (56,7%)	5 (16,7%)	6 (20%)	1 (3,3%)	1 (3,3%)	30 (100%)

Pour ce qui est des couples de bascophones natifs, je m'attends ici à ce que l'euskara soit mieux préservé comme langue de communication dans le groupe Ikastola que dans le groupe Classe-bi. Je suppose également que les couples bascophones comprenant un partenaire néo-bascophone communiquent en euskara. Je présume par ailleurs que les couples bascophones des sous-groupes de l'intérieur pratiquent plus l'euskara que ceux des sous-groupes de la côte.

J'escompte également trouver que l'euskara est mieux maintenu comme langue de communication dans la relation parent(s)-enfant(s) dans le groupe Ikastola que dans le groupe Classe-bi, en particulier dans les couples mixtes. Là aussi, les sous-groupes de l'intérieur devraient à priori être ceux qui pratiquent le plus l'euskara.

2.3.4. REPARTITION SELON LE NOMBRE D'ENFANTS

Pour finir, j'ai divisé les familles selon qu'elles comptent un ou plusieurs enfants (tableau 9):

Tableau 9. Répartition des familles selon le nombre d'enfants

	familles d'un enfant	familles de deux enfants ou plus	total
gr. Ikastola			
s-gr. de la côte	2 (22,2%)	7 (77,8%)	9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	2 (25%)	6 (75%)	8 (100%)
gr. Classe-bi			
s-gr. de la côte	2 (33,3%)	4 (66,7%)	6 (100%)
s-gr. de l'intérieur	1 (14,3%)	6 (85,7%)	7 (100%)
total	7 (23,3%)	23 (76,7%)	30 (100%)

Pour ce qui est de la relation parent(s)-enfant(s), j'ai pensé qu'il était peut-être plus facile de préserver l'euskara comme langue de communication dans les familles d'un seul enfant. Cette division est de plus nécessaire pour l'étude de l'emploi de l'euskara entre frères et sœurs de cette génération.

2.3.5. REMARQUES

Puisqu'il m'a été impossible de choisir moi-même les informateurs, je n'ai pas voulu imposer trop de directives aux personnes qui se sont chargées de ce travail. C'est donc volontairement, m'alignant sur l'enquête sociolinguistique de 1996 —et sur celle de 1995— (voir 1.4.4.), que j'ai omis de faire figurer le sexe parmi les critères valables pour l'enquête que je désirais effectuer. La plupart des personnes que j'ai rencontrées sont toutefois des femmes. Je n'ai rencontré que dix hommes, cinq partenaires dans des couples de bascophones natifs et cinq partenaires bascophones dans des couples mixtes.

C'est également pour faciliter le choix des informateurs que la catégorie socio-professionnelle ne fait pas non plus partie des paramètres retenus pour l'enquête. Je noterai cependant que les professions intermédiaires, les employés, les cadres et professions intellectuelles supérieures et les agriculteurs-exploitants sont, dans l'ordre décroissant, les catégories socio-professionnelles qui sont les plus représentées.

3. ANALYSE DES DONNEES

* Cette partie est consacrée à l'étude détaillée des données recueillies lors de l'enquête présentée dans la partie précédente. Elle s'articule en trois chapitres. Dans le premier, je me concentrerai sur la façon dont les informateurs perçoivent l'euskara et le français. Le second portera essentiellement sur la manière dont les informateurs disent maîtriser l'euskara. Dans le troisième chapitre, il s'agira du choix de langue que les informateurs disent faire dans différents domaines de communication.

3.1. IMAGE DE L'EUSKARA

Pour mener à bien cette partie de l'enquête, j'ai tout d'abord saisi les occasions qui se présentaient au cours des entretiens pour en venir aux thèmes qu'il me semblait essentiel d'aborder. C'est seulement en dernier recours que je me suis directement adressée aux informateurs pour leur demander leur opinion sur un point précis. Les différents sujets ont ensuite été repris dans la partie III du questionnaire sous forme de 33 affirmations. 32 seront commentées ici, la 33^e sera commentée en 3.3.2.2.2.

Ces thèmes seront ici regroupés en cinq sections. Dans la première, il sera question de la façon dont les informateurs considèrent globalement l'euskara. Dans la seconde, j'étudierai comment ils conçoivent le lien entre l'euskara et l'identité basque. Dans la troisième section, je me concentrerai sur la perception qu'ont les informateurs de l'euskara en tant que langue utilitaire. La quatrième section portera sur leur acceptation ou non acceptation de la situation linguistique actuelle au Pays Basque de France, tandis que dans la dernière, il s'agira de leurs réflexions sur l'avenir de l'euskara dans cette partie du Pays Basque.

3.1.1. CONSIDERATION GLOBALE

J'ai retenu trois aspects principaux de la description de l'euskara donnée dans les entretiens: les qualités esthétiques et valorifiques qui lui sont attribuées, son degré de difficulté et son rapport à la modernité. Dans le questionnaire, ces trois aspects ont été repris dans les sept affirmations suivantes:

1. J'aime entendre parler euskara.
2. L'euskara est une langue riche et expressive.
3. L'euskara est une langue qu'il vaut la peine d'apprendre.
4. L'euskara est une langue difficile à apprendre.
5. L'euskara est plus difficile que d'autres langues.
6. Pour moi, l'euskara représente plus la tradition que le monde moderne.
7. L'euskara ne répond pas aux besoins modernes.

Lors des entretiens, les informateurs ont exprimé leur fierté et leur amour de la langue en lui donnant quantité de qualificatifs positifs: belle, imagée, magique, malléable, descriptive, expressive, logique, propre à l'humour et au chant; l'exemple le plus concret de cette richesse étant celui des *bertsulari*, chanteurs populaires improvisateurs et versificateurs. Ils ont, par ailleurs, insisté sur le fait que l'euskara est une langue orale, ancestrale, unique, liée à la famille.

Ils ont déclaré n'avoir aucune difficulté à repérer les différences dialectales: «...en Soule c'est chanté, en Basse-Navarre, c'est pur, il n'a pas été francisé comme ici [sur la côte]...»; j'en ai donc profité pour demander s'ils avaient des préférences pour certains parlers. Ils ont, en général, répondu que les dialectes les moins imprégnés d'espagnol ou de français, sont les plus beaux, tout en précisant que chaque dialecte a sa particularité, que tous ont la même valeur, et que c'est plutôt la manière dont les locuteurs emploient la langue qu'ils acceptent plus ou moins bien. Nombreux sont les informateurs qui ont en effet expliqué que certains bascophones, ceux de la ville —généralement assimilés aux néo-bascophones— n'ont pas une langue aussi riche que ceux de la campagne, que trop de locuteurs adaptent des mots français au lieu de faire l'effort de trouver leur équivalent en euskara⁴¹. C'est ce qui fait dire à un néo-bascophone que certains locuteurs natifs sont intolérants, ce qui indique des disparités au sein de la communauté bascophone —je reviendrai sur ce point en 3.3.2.1.1.:

Les gens qui ont une bonne connaissance de l'apprentissage du basque, ils savent que ça peut s'apprendre et ils font des efforts. La plupart des gens, non. Soit on parle basque de naissance, soit on ne le parle pas. [...]. C'est difficile de s'intégrer dans le milieu du point de vue humain ou linguistique. Dès qu'on le parle mal, on ne le parle pas. [...]. Ceux qui considèrent que je ne le parle pas, ils sourient, ils trouvent ça rigolo. Les autres font des efforts, mais ils ne sont pas faciles à trouver.

La correspondance de ces données et de celles obtenues par voie de questionnaires est très bonne. La totalité des informateurs a approuvé l'affirmation 1 «J'aime entendre parler euskara» et la quasi-totalité l'a fait d'une manière catégorique, un tableau présentant les données n'est donc pas nécessaire.

Tous les informateurs sauf un ont de même soutenu l'affirmation 2 «L'euskara est une langue riche et expressive» (tableau 10). Les sous-groupes de l'Intérieur —celui du groupe Classe-bi en particulier— sont toutefois ceux qui ont émis le plus de réserve dans leurs réponses, ce qui va à l'encontre de l'hypothèse émise et peut indiquer que les informateurs qui en font partie se sentent plus en situation d'insécurité linguistique. Je reviendrai sur cette possibilité d'interprétation au cours de ce chapitre:

⁴¹ L'exemple le plus cité est celui de substantifs modernes que l'on «basquise» en ajoutant la terminaison «a» de l'article défini; p.ex.: l'avion devient ainsi *aviona*.

Tableau 10. Affirmation 2 «L'euskara est une langue riche et expressive»

	tout à fait d'accord	d'accord	incertain	pas d'accord	absolument pas d'acc.	total
gr. Ikastola						
s-gr. de la côte	9 (100%)					9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	6 (75%)	2 (25%)				8 (100%)
gr. Classe-bi						
s-gr. de la côte	5 (83,3%)	1 (16,7%)				6 (100%)
s-gr. de l'intérieur	4 (57,1%)	2 (28,6%)	1 (14,3%)			7 (100%)
total	24 (80%)	5 (16,7%)	1 (3,3%)			30 (100%)

Tous les informateurs ont ensuite déclaré que l'euskara est une langue qui vaut la peine d'être apprise parce qu'elle véhicule une culture et une identité (voir ci-dessous 3.1.2.), mais aussi parce qu'être bilingue ouvre l'esprit: «pour les enfants, c'est un avantage d'avoir appris deux langues, ils auront plus de facilités à apprendre d'autres langues, il y a une gymnastique qui est utile». Conformément à ces réponses, les informateurs ont massivement et catégoriquement approuvé l'affirmation 3 du questionnaire, «L'euskara est une langue qu'il vaut la peine d'apprendre» (tableau 11). Les informateurs du sous-groupe Classe-bi-Intérieur sont, ici aussi, ceux qui ont répondu de la manière la plus modérée:

Tableau 11. Affirmation 3 «L'euskara est une langue qu'il vaut la peine d'apprendre»

	tout à fait d'accord	d'accord	incertain	pas d'accord	absolument pas d'acc.	total
gr. Ikastola						
s-gr. de la côte	6 (66,7%)	2 (22,2%)			1 (11,1%) ⁴²	9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	6 (75%)	2 (25%)				8 (100%)
gr. Classe-bi						
s-gr. de la côte	5 (83,3%)			1 (16,7%) ⁴³		6 (100%)
s-gr. de l'intérieur	2 (28,6%)	5 (71,4%)				7 (100%)
total	19 (63,3%)	9 (30%)		1 (3,3%)	1 (3,3%)	30 (100%)

Un nombre important d'informateurs a affirmé que l'euskara est une langue complexe compte tenu de sa spécificité et de l'écart qui existe entre la langue parlée et la norme écrite. Ceux qui ont avancé que cette langue est plus compliquée qu'une autre sont un peu plus nombreux. A la différence des informateurs du groupe Classe-bi, ceux du groupe Ikastola ont cependant souvent précisé que la difficulté est surmontable. Ces derniers ont également souvent souligné que le problème résidait plutôt dans le fait que l'environnement n'est pas favorable à la pratique de cette langue dans laquelle il est donc difficile de se perfectionner, ce qui témoigne, comme je m'y attendais, d'une réflexion critique sur la situation linguistique en présence:

... difficile oui, mais c'est plutôt une question de volonté, plus difficile que l'anglais, mais il y a plein de gens qui l'apprennent. Mais il ne suffit pas de

⁴²Cette réponse ne coïncidant pas avec l'ensemble de celles que cet informateur a données auparavant, je choisis de croire qu'il s'agit là d'une erreur et de ne pas en tenir compte.

⁴³Idem.

l'apprendre, il faut le pratiquer et c'est ça qui est difficile au Pays Basque français, c'est difficile de trouver des milieux pour pouvoir pratiquer. Il n'y en a pas beaucoup et l'infrastructure n'est pas favorable. C'est complètement francisé.

De manière générale, les réponses apportées à l'affirmation 4 «L'euskara est une langue difficile à apprendre» (tableau 12) correspondent aux tendances exposées ci-dessus. Les informateurs du groupe Ikastola sont ceux qui rejettent le plus cette affirmation —et parmi eux, ceux du sous-groupe de l'intérieur sont les plus catégoriques—, ce qui peut révéler leur volonté de faire disparaître des clichés qui pourraient nuire à l'euskara. Les informateurs du sous-groupe Ikastola-Côte qui approuvent cette affirmation sont cependant relativement nombreux. La présence dans ce sous-groupe de partenaires néo-bascophones a pu influencer les réponses, tous sachant combien il est difficile d'apprendre une langue à l'âge adulte:

Tableau 12. Affirmation 4 «L'euskara est une langue difficile à apprendre»

	tout à fait d'accord	d'accord	incertain	pas d'accord	absolument pas d'acc.	total
gr. Ikastola						
s-gr. de la côte	2 (22,2%)	3 (33,3%)	1 (11,1%)	3 (33,3%)		9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	1 (12,5%)	2 (25%)	2 (25%)	1 (12,5%)	2 (25%)	8 (100%)
gr. Classe-bi						
s-gr. de la côte	2 (33,3%)	3 (50%)		1 (16,7%)		6 (100%)
s-gr. de l'intérieur	4 (57,1%)	1 (14,3%)		2 (28,6%)		7 (100%)
total	9 (30%)	9 (30%)	3 (10%)	7 (23,3%)	2 (6,7%)	30 (100%)

Que si peu d'informateurs adhèrent à l'idée exprimée dans l'affirmation 5 «L'euskara est plus difficile que les autres langues» (tableau 13) va à l'encontre de ce qui a été dit lors des entretiens. Seuls des informateurs des sous-groupes Ikastola-Intérieur et Classe-bi-Côte nient catégoriquement cette affirmation. Ceux qui ont répondu être «incertains» sont par ailleurs relativement nombreux, particulièrement dans le sous-groupe Ikastola-Côte.

Tableau 13. Affirmation 5 «L'euskara est plus difficile que les autres langues»

	tout à fait d'accord	d'accord	incertain	pas d'accord	absolument pas d'acc.	total
gr. Ikastola						
s-gr. de la côte	1 (11,1%)		5 (55,6%)	3 (33,3%)		9 (100%)
s-gr. de l'intérieur	1 (12,5%)	2 (25%)	2 (25%)	1 (12,5%)	2 (25%)	8 (100%)
gr. Classe-bi						
s-gr. de la côte	1 (16,7%)		2 (33,3%)	2 (33,3%)	1 (16,7%)	6 (100%)
s-gr. de l'intérieur	2 (28,6%)		1 (14,3%)	4 (57,1%)		7 (100%)
total	5 (16,7%)	2 (6,7%)	10 (33,3%)	10 (33,3%)	3 (10%)	30 (100%)

Au cours des entretiens, les informateurs ont spontanément assimilé l'euskara au patrimoine: «[c'est] ... l'empreinte des gens d'ici, la tradition rurale, montagnarde, les restes d'une tradition orale ...»; j'en ai donc profité pour leur demander si cela signifiait que cette langue représente plus la tradition que la modernité. La très grande majorité des informateurs du groupe Classe-bi

et quelques-uns du groupe Ikastola ont répondu que c'est effectivement le cas. Ceux qui ont affirmé que la langue même présente des lacunes qui peuvent ainsi la stigmatiser sont toutefois rares: «La tradition, on n'a peut-être pas tous les mots de la modernité [...], le problème, c'est que c'est une langue qui quelque part n'a pas suivi l'évolution de la technique». Ce à quoi les informateurs font surtout allusion, ce sont les mots que la langue moderne a introduits et qui sont souvent adaptés du français ou de l'espagnol: «Tous les mots modernes sont des traductions du français, ça me gêne, ça ne sonne pas vraiment basque». Certains mots sont nouveaux, mais d'autres remplacent des expressions déjà existantes: «il y a beaucoup de mots anciens qu'on est en train de perdre car on a introduit des mots à résonnance française ou espagnole, des mots techniques essentiellement alors qu'il y a des mots basques qui existent». Ces citations témoignent non seulement de la réflexion linguistique des informateurs, mais aussi de leur attachement à un patrimoine linguistique. Ceci est bien entendu positif, mais le maintien de l'euskara dans la société moderne implique certaines concessions, comme l'apport de vocabulaire emprunté, qui ne sont pas toujours synonymes de dégénération linguistique.

La plupart se rendent toutefois compte que c'est plutôt la façon dont les locuteurs emploient la langue —les domaines d'utilisation (la famille, les proches) et le choix des interlocuteurs (les personnes âgées et les jeunes enfants)— qui est traditionnelle. Comme je m'y attendais, les informateurs du groupe Ikastola sont ceux qui rejettent le plus fermement l'assimilation de l'euskara à une langue passéiste. Ils s'appuient sur l'exemple de la situation au Pays Basque sud pour affirmer que c'est parce que la langue n'est pas reconnue côté français que beaucoup de gens la considèrent ainsi: «Le basque correspond bien au monde moderne, on le voit bien au sud, il est rentré dans l'administration». Ces derniers insistent enfin sur le fait que c'est l'interdiction de l'utiliser, entre autres comme langue d'instruction, qui a fait de l'euskara une langue reléguée aux domaines d'utilisation traditionnels et qui a empêché ses locuteurs de l'apprendre comme une langue à part entière. Ils ont, pour finir, très souvent fait remarquer que l'euskara représentait la tradition et la modernité, sans que cette situation ne soit paradoxale, ce qui témoigne d'une réflexion sur la place de la langue dans la société:

Avec ce mouvement qui est mis en place pour sauver la langue... on peut dire qu'il [l'euskara] incarne la tradition, mais qu'il va vers l'avenir. Justement, il ne faut pas qu'il reste dans la tradition, ça donne des complexes aux gens.

La correspondance des données obtenues dans les deux types d'enquête est très bonne sur ce point, puisque seuls des informateurs du groupe Classe-bi approuvent l'affirmation 6 du questionnaire «Pour moi, l'euskara représente plus la tradition que le monde moderne» (tableau 14). Parmi les informateurs qui rejettent cette affirmation, ceux du groupe Ikastola sont encore une fois les plus catégoriques: